

44

Remarques sur Ma Soeur MORIN

"C'était la femme forte de l'écriture,
beaucoup se lèveront pour la louer"

L'an dernier, le Seigneur rappelait à Lui ma Soeur MORIN, après de longues années de dévouement dans la Province. Quelques lignes suffiraient pour caractériser cette vraie Fille de la Charité :

- . Forte personnalité qui s'imposait à ceux qu'elle rencontrait.
- . Ame rayonnante de foi qui ne reculait jamais devant ce qu'elle jugeait devoir faire puisque le Seigneur le demandait.
- . Enseignante dans l'âme, son ambition était de diriger celles qui lui étaient confiées vers les hauteurs.

Elle avait hésité un peu à entrer dans la Compagnie de Monsieur Vincent craignant de dire ainsi un adieu sans retour à l'enseignement et elle avait pensé demander son admission chez des religieuses uniquement vouées à l'éducation de la jeunesse. Mais elle rencontra un Père Lazariste qui la dirigea définitivement vers les Filles de la Charité.

En 1908, à sa sortie du Séminaire, elle était placée à la maison de la rue Championnet à Paris, dont l'oeuvre principale consistait en une importante école allant du Jardin d'Enfants à la classe du Brevet. Là, durant près de 20 ans, elle eut à s'occuper, les deux premières années d'un cours élémentaire, puis, rapidement, du cours supérieur.

Une de ses anciennes élèves nous raconte le début des contacts entre la nouvelle maîtresse et l'ensemble de la classe :

"Ce fut une désolation lorsque l'on nous apprit le changement, d'abord parce que Soeur Antoinette (Soeur Decq, nommée Soeur Servante) nous quittait, mais surtout à cause de celle qui lui succédait... Les doléances, les réflexions amères allaient bon train, et se résumaient ainsi : "Tu sais, il y a d'autres écoles dans le quartier !... - Ah ! oui ! Je partirai !..."

Le lundi arriva. Soeur Marie au bureau. Silence mortel. J'allai au "vestiaire" faire mon exercice de dactylo. Je n'osais plus en sortir, lorsque j'entendis Soeur Marie demander : "Toutes les élèves restent-elles aussi longtemps à la machine ?" Tremblante, je sortis...

La journée passa. Quelques paroles gentilles, des leçons claires, bien expliquées... Le soir, on respirait mieux... Le mercredi la classe était conquise et... personne ne quitta l'école !"

Ma Soeur Modaine, qui fut son élève au Cours Supérieur, puis son aide dévouée dans sa classe et dans diverses circonstances, nous fait part de ses souvenirs :

" Soeur MORIN, jeune, dynamique, prit tout de suite son monde en mains. Sa forte personnalité impressionnait ses élèves, elle ne fut pas "essayée". Travail et discipline allaient de pair, les progrès furent sensibles. Nous aimions beaucoup notre maîtresse, quoique nous la craignions lorsque ses grands yeux s'écarquillaient et qu'elle fixait l'une ou l'autre avec sévérité. En dehors de ces cas qui étaient rares, nos contacts avec elle étaient simples, empreints de bonté, de confiance. Elle tenait à avoir des relations avec les parents pour une collaboration étroite sur le plan travail et éducation.

Dans ce Cours Supérieur, Soeur Marie se trouvait dans son élément : 3 divisions correspondant aux 3 années qui conduisaient au Brevet simple, au Brevet d'Instruction Religieuse, aux diplômes diocésains, et à ceux de comptabilité et de sténo-dactylo. Un groupe de jeunes de 13 à 16 ans, parfois difficiles, mais que Soeur Marie tenait en mains. Elle s'imposait à nous d'abord par son enseignement catéchétique. L'heure de l'instruction religieuse quotidienne marquait notre journée, s'imprimait en nos vies. Exigence d'un travail personnel sérieux, ne laissant rien à la fantaisie. Discipline ferme mais maternelle ; elle nous connaissait chacune avec nos qualités et nos défauts, et elle essayait de raboter ces derniers. Le "devoir" était le principe de sa formation ; celles qui avaient le bonheur de passer ces trois années avec elle étaient marquées pour la vie. Sa foi solide et profonde, très éclairée, nous entraînait vers une pratique religieuse affermie, elle nous voulait de vraies chrétiennes.

Elle nous suivait chacune, devinant nos crises ou nos difficultés d'adolescentes, sachant y porter remède. Les reproches mérités nous étaient adressés en catimini : dans un petit bureau joint à la salle de classe. Quand elle nous priait de rester après le départ de nos compagnes on savait qu'une mise au point allait se faire, pas d'excuses... les reproches tombaient drus. Un jour elle me dit : "Votre conversion date du 10 mai..." Je fus surprise mais c'était vrai !... J'avais pris ce jour-là une résolution énergique".

Plusieurs lettres des anciennes élèves de Championnet ont donné des remarques identiques ; on sent l'unanimité dans le jugement porté sur leur ancienne maîtresse. Comme ajoute ma Soeur Modaine : "C'est par des contacts multiples avec ses élèves, ses Enfants de Marie, que se sont noués ces liens qui ont résisté au temps puisque plus de 50 anciennes lui écrivaient encore ces dernières années.

A côté de son apostolat en classe, elle eut une influence aussi forte dans ses activités post-scolaires :

"Elle fut chargée des Enfants de Marie, du "patronage des grandes", de l'Oeuvre de Louise de Marillac. Elle eut ainsi d'autres jeunes filles à diriger dans l'apostolat, dans l'amour des pauvres, dans la dévotion à Marie et à la Sainte Eucharistie... D'instinct on s'adressait à elle. On la consultait au moment du mariage ou d'un choix dans la vocation. Elle conseillait à toutes une Retraite spirituelle... Elle conseillait, rassurait, mais sans flatterie ni faiblesse".

Son travail ne cessait pas durant les vacances. Reprenons les souvenirs de ma Soeur Modaine :

.....

"En 1918, le canon allemand surnommé "la Bertha" bombardait la Capitale. La Communauté organisa des lieux de repliement pour les élèves dont les parents souhaitaient l'éloignement de Paris. Pour Championnet, ce fut LAUTREC, dans le Tarn. Ma Soeur MORIN fut désignée pour accompagner le groupe, une deuxième Soeur devait y être adjointe, mais un imprévu l'empêcha de partir ; pour ne pas laisser seule ma Soeur Marie, ma Soeur Decq me demanda de partir avec elle. Ce séjour de quatre mois me fut un rude apprentissage de la vie de Fille de la Charité ; mais notre Soeur sut rendre nos enfants heureuses, malgré tout, grâce à son ingéniosité et à son dévouement. Il fallait, en effet, assurer : classe, ménage, lavage du linge, raccommodage et procurer un supplément de nourriture à ces enfants de 8 à 12 ans, alors que les repas fournis étaient insuffisants."

Une autre Soeur de Championnet nous la montre encore en repos à Flers durant la période de vacances : "Immobilisée depuis plusieurs semaines notre Mère Decq eut la délicate pensée de m'envoyer à Flers avec Soeur Marie. Ensemble nous avons lu plusieurs chapitres du "Christ vie de l'âme" de Dom Marmion. Quelle ardeur elle mettait en le commentant ! Car la mode des "échanges" existait déjà parmi nous sans en avoir le nom. Echanges encore ces dimanches, où ma Soeur Supérieure un peu fatiguée, se retirait et laissait libre cours aux nombreuses jeunes d'exprimer leurs idées, certaines d'avoir en Soeur Marie le modérateur qui saurait faire le point : Saint Paul, ses Epîtres, ses voyages, les Actes des Apôtres, les Conciles ont ainsi défilé devant nos yeux !

Elle animait nos récréations par sa gaieté communicative et avait l'art, à l'occasion des fêtes, de préparer des surprises parfois un peu naïves qui nous réjouissaient et nous faisaient réfléchir, car la leçon charitable et surnaturelle s'en dégageait toujours.

Musicienne dans l'âme, elle animait la chorale de la paroisse et s'y donnait à cœur joie, mais accompagnait-elle une messe, elle n'oubliait pas d'assister à une autre disant : "Par nos chants nous exaltons la beauté de Dieu, mais prise par la musique, je ne traduis pas assez mon amour ; c'est ce que nous avons de meilleur, il faut le donner à Jésus".

Epiphanie 1929... Elle avait préparé une petite surprise pour ses compagnes : sur la table de la Chambre, une série de chameaux de bois devant chacune... Et voici que le lendemain Notre Très Honorée Mère la fait appeler et lui demande de partir en Egypte, non pas en caravane, mais par le prochain bateau.

Il s'agissait de se rendre à Ismaïlia pour prendre la direction de l'école que la Compagnie du Canal de Suez entretenait pour les enfants de ses employés. Soeur MORIN n'avait jamais manifesté le désir d'être envoyée à l'étranger, et n'avait guère d'attrait pour les pays lointains. Sans hésitation cependant, elle accepta puisque les Supérieurs le lui demandaient, en eux elle voyait le Seigneur. Quitter la Maison de Championnet où elle avait travaillé tant d'années était pour elle un gros sacrifice. Que de bien elle avait fait là ! Que de jeunes lui devaient leur vocation ! Plus d'une trentaine ! Dieu l'appelait ailleurs. Il fallait obéir à l'appel.

.....

Qu'était alors cette école d'Ismaïlia ? Avant de quitter Paris elle allait être renseignée. Le Marquis de Vogüé, Directeur Général du Canal, la fit appeler au siège de la Compagnie. Elle fut reçue par le Marquis et la Marquise et voici ce qu'elle entendit :

"Ma Soeur, l'Ecole Saint Vincent ne marche pas, et cela depuis des années, malgré nos protestations. C'est le dernier essai que nous faisons avec vous. Si vous ne réussissez pas à remettre sur pied cette école nous serons forcés de recourir à une autre Communauté !"

C'était clair et net et fort peu réjouissant !

Arrivée en Egypte, il ne fallut pas longtemps à Soeur MORIN pour se rendre compte de la véracité du jugement porté sur l'établissement. Elle découvrit sans tarder les déficiences du corps professoral et ... de certaines Soeurs qu'elle trouvait à la Communauté. Immédiatement elle se mit à l'oeuvre ; faisant appel à d'anciennes élèves de Championnet, elle reçut bientôt deux jeunes professeurs, munies de leur Brevet Supérieur et de leur C. A. P. Excellentes institutrices, elles se réjouissaient de venir travailler auprès de leur ancienne maîtresse. Savoir-faire, dévouement, confiance, qui ne se démentiront pas durant de longues années... "Pour ma soeur et pour moi, écrit l'une d'elles, ce fut le début des meilleures années de notre vie professionnelle. Soeur Marie nous proposait ou plutôt acceptait notre proposition d'aller l'aider dans sa nouvelle école. Avec joie et confiance nos parents acceptèrent et nous laissèrent partir sans la moindre crainte, et personne chez nous ne l'a regretté".

Puis ma Soeur MORIN se tourna vers la Communauté et demanda à Paris des Soeurs qui pourraient enseigner dans les classes du Cours Complémentaire et, avec le temps, permettre l'ouverture du Secondaire. A Paris on tenait à satisfaire la Compagnie du Canal, et elle obtint ce qu'elle demandait. Or, ouvrir le Secondaire à cette époque était une gageure. Dans les bureaux de la Compagnie, à Ismaïlia, les langues allaient bon train ; les employés discutaient l'audace de la nouvelle Directrice, et se partageaient en deux camps : "Réussira... Réussira pas !" ... Grâce au Seigneur et au travail de toutes, les trois premières candidates au Bac réussirent à la session de Juin et l'une d'entre elles avec la mention "Bien". Désormais l'école avait acquis ses droits et la Marquise de Vogüé était devenue la meilleure amie de la Maison. Lors de ses passages à la Résidence, elle ne manquait pas sa visite au Collège.

Tout en s'occupant du "Collège Saint Vincent" Soeur MORIN voulait aussi atteindre les enfants des classes moyennes et surtout les pauvres. Grâce à ses efforts, deux autres écoles fonctionnèrent bientôt avec le même succès. D'abord l'Ecole Sainte Marie pour les enfants des ouvriers du Canal, en majorité Italiennes ou Grecques, puis l'Ecole Saint Louis pour les fillettes Coptes et Musulmanes. Bien des démarches furent nécessaires pour obtenir les locaux indispensables pour cette dernière. "Je ne reste pas si je ne puis avoir des classes pour les pauvres" avait-elle déclaré à ces Messieurs dans les bureaux !

Enfin plus de 200 fillettes furent réunies dans un local octroyé de l'autre côté de la rue ; enseignement et repas gratuit firent la joie de tout ce petit monde.

.....

Le Gouvernement français pour la remercier de son dévouement... lui décerna les palmes académiques, puis plus tard, le titre d'officier de l'Instruction Publique.

Du côté religieux, cependant, une chose la préoccupait : dans la ville d'Ismaïlia, il y avait une seule paroisse de rite latin. C'était très bien pour les employés du Canal, à peu près tous Européens à cette époque, mais aucune église n'était ouverte à la population de langue arabe, c'est-à-dire pour quelques familles Maronites et de nombreux Coptes. Ne faisant pas, au début, la distinction entre ces deux rites, elle eut l'idée de faire appel au Liban et de faire venir un curé Maronite. Elle avait demandé à la Compagnie d'ouvrir une église de langue arabe. Après pas mal de difficultés, elle parvint, à ses fins. Une église maronite ouvrit ses portes aux fidèles de la ville, à leur grande joie. En reconnaissance Soeur Morin fut gratifiée d'une autre décoration : celle du Mérite Libanais.

Au bout de quelques années, se rendant enfin compte qu'une quantité de Coptes ne suivaient ni le rite latin, ni le rite maronite, elle recommença avec le même courage ses démarches auprès de la Compagnie du Canal pour obtenir une église, pour les Coptes cette fois. Il fallait éloigner ceux-ci du Temple Anglican qui les absorbait et surtout des "Témoins de Jéhovah" très actifs dans la région, et qui prononçaient parfaitement l'Arabe. Ce fut difficile à obtenir : "Que venez-vous encore nous demander ?" lui disait-on avec un sourire ironique, avant même qu'elle ait ouvert la bouche... Mais rien ne la rebutait ; grâce à sa persévérance et à son savoir-faire, elle eut enfin gain de cause, et les Coptes purent assister aux offices de leur rite.

Ici, le témoignage de l'ancien Directeur de l'Ecole des Frères nous donne un aperçu de ce qu'était ma Soeur MORIN par rapport aux bureaux de la Compagnie et de ceux qui avaient recours à elle.

"Nous étions affrontés aux mêmes problèmes. Elle avait connu la période tranquille et glorieuse de l'entre-deux guerres. Quel avantage sur moi ! Personnalité forte, ancienneté dans la région, connaissance du milieu et des hauts personnages en place, réputation bien assise de dévouement et d'autorité... Aux bureaux de la Compagnie, qui ne connaissait la "Mère MORIN" ? On savait qu'elle avait le verbe haut et le bras long. Près des familles (c'était en 1952) elle était un peu "l'Eminence Grise".

Tout nouveau au Canal, après une période de troubles récents, j'avais beaucoup à apprendre ; et pour me mettre à la coule, on m'avait orienté de suite vers la Soeur MORIN ; je n'eus pas à la regretter. Elle me fit bénéficier de son expérience et de son influence à la Compagnie. Elle avait ses entrées libres dans les bureaux des dirigeants, parlait avec autant d'autorité que de déférence et obtenait le plus souvent les avantages qu'elle sollicitait au bénéfice des élèves, surtout des déshérités, car elle acceptait beaucoup de pauvres de la population musulmane. Ces derniers avaient leur place dans son école faite à l'origine pour les fils d'employés de la riche Compagnie. C'est un des aspects de son zèle apostolique qui s'ouvrait aux masses musulmanes pauvres de la banlieue d'Ismaïlia" (Frère Louis Fériaux).

.....

Les écoles étaient en pleine prospérité en 1939 lorsque la deuxième guerre mondiale éclata. Malgré les difficultés dues aux événements, les classes purent continuer avec des professeurs recrutés sur place. Mais au bout d'un an c'était la débâcle en France, puis l'appel du Général de Gaulle. Un après-midi de juillet 1940 un Père Dominicain se présenta à Soeur MORIN pour lui demander si elle voulait bien ouvrir un foyer pour les soldats qui rejoignaient l'armée de la France libre. Les officiers étaient reçus et choyés dans les maisons des employés, mais le gros de la troupe ne savait où se réunir et les jeunes recrues traînaient dans les bars plus ou moins bien famés de la ville. Aussitôt ma Soeur MORIN ouvre les portes de la maison à tous ces soldats, et organise avec les Soeurs un foyer où ils pourront se reposer, se distraire et se rafraîchir. Ce foyer restera ouvert plus de 3 ans, aux Français d'abord, puis aux Anglais qui voulaient trouver un lieu décent en dehors de leur camp. Bientôt les chapelains des diverses armées établies autour de la ville, entendant parler de ce lieu de repos, vinrent voir ce qu'il en était. Enchantés de l'accueil reçu ils demandèrent plusieurs fois à venir faire des journées de récollection et même des retraites de 3 jours dans la maison ; cela nécessitait des transformations de locaux, car les écoles ne cessèrent pas de fonctionner, mais jamais Soeur MORIN ne refusa, malgré la surcharge de travail qu'entraînaient ces modifications, travail dont elle assumait la plus grande part.

Le Seigneur bénit ce nouvel apostolat. Des baptêmes de soldats eurent lieu dans la chapelle, ainsi que des premières communions. Enfin des vocations sacerdotales trouvèrent là appui et réconfort ; en particulier un futur Jésuite et de deux futurs prêtres séculiers. L'un d'eux, protestant, fit son entrée dans l'Eglise Catholique dans la chapelle du collège. Soeur MORIN le conduisit ensuite à Port-Saïd pour qu'il reçoive le sacrement de Confirmation de la main de Monseigneur HIRAL. Plus tard, la guerre une fois terminée, elle paya de ses propres deniers une part des études de ce séminariste à Rome, et le suivit de loin par ses secours en argent et ses prières. Je me rappelle toujours avec émotion les paroles du futur Jésuite, venu faire ses adieux, au moment de son départ d'Egypte : "Dans aucune autre Communauté, où j'ai été reçu, je n'ai senti l'action du Saint Esprit comme dans cette maison".

Cette remarque, plus encore que la Croix de la Légion d'Honneur que Soeur MORIN reçut après les hostilités, était la récompense de son esprit de foi, et du rayonnement de sa vie surnaturelle.

Parfois, ceux qui la connaissaient superficiellement pouvaient être choqués par certains mouvements impulsifs qui lui faisaient faire de brusques remarques plus ou moins bien placées ; mais son bon coeur reprenait vite le dessus et faisait oublier la maladresse du moment. Que de personnes elle a secourues, aidées dans de grosses difficultés dans sa longue vie, seul le Seigneur peut le dire...

Dans la Province, le Collège Saint Vincent / du Caire fut une des premières Maisons qu'elle soutint discrètement pendant plusieurs années. Voici le témoignage de ma Soeur FRANGEUL qui en a été témoin :

"Quand ma Soeur Joliot arriva au Collège du Caire en 1930 la situation de la maison était catastrophique (un emprunt énorme pour la cons-

.....

truction du Collège entraînait le paiement annuel d'intérêts démesurés). Humainement pas de possibilités pour faire face aux échéances !

Ma Soeur MORIN, venue en amie au Caire, réalisa du premier coup la situation et ne se contenta pas de paroles de sympathie et d'encouragement. Elle décida de prendre à la charge de la maison d'Ismaïlia les intérêts de la somme prêtée, et cela jusqu'à l'extinction de la dette, c'est-à-dire jusqu'en 1957 environ.

D'autre part, l'administration du Canal payait les vacances des Soeurs du Canal (voyage et retraite) à condition qu'elles sortent d'Egypte. Les Soeurs allaient donc chaque année au Liban et, chaque année, plusieurs se rendaient à Jérusalem, et faisaient ainsi leur pèlerinage aux Lieux Saints. A Helmieh, le budget ne permettait aucune dépense de ce genre. Ma Soeur MORIN jugea cette inégalité peu fraternelle, aussi prit-elle à sa charge les frais de voyage aux Lieux-Saints et la retraite d'une Soeur du Collège chaque année".

De même, chaque année, avant la guerre de 1940, elle organisait une vente de charité dans la salle des fêtes du Canal avec les ouvrages qu'elle rapportait de l'ouvroir d'Ajeltoun en revenant de Reyfoun. Aussi étaient-ils tous vendus rapidement et à bon prix.

Bien d'autres maisons furent aidées discrètement, sans distinction de pays, grâce à la situation du Canal, mais grâce aussi à l'argent personnel de Soeur MORIN. C'était parfois un séjour à Reyfoun pour une Soeur fatiguée, ou pour une enfant d'une autre maison qui avait besoin d'un changement d'air. Pendant plusieurs étés, à la fin de sa vie, ma Soeur Joliot supportait péniblement les chaleurs étouffantes du Caire. L'accueil le plus fraternel lui était offert à Reyfoun pour elle et pour les compagnes qui l'y suivaient.

Que dire, avant de terminer, de ce qu'elle fut comme Soeur Servante auprès de celles qui eurent le bonheur de vivre sous sa conduite. Le rayonnement de sa vie intérieure nous frappait particulièrement. Ceux et celles qui la connaissaient mal et la jugeaient sur les apparences ne pouvaient comprendre quel bien sortait de ses entretiens, comme elle savait diriger les âmes vers le Seigneur, et les aider à trouver leur voie. Aussi la vie de Communauté auprès d'elle était bien celle que souhaitait Saint Vincent pour ses filles. Une de ses jeunes Soeurs déclarait un jour pendant une retraite aux Supérieurs de l'époque : "Notre Maison est un vrai paradis !"

Chacune se sentait comprise, aimée, soutenue. Une entente fraternelle résultait de cet état. On travaillait ensemble avec émulation, et l'oeuvre paraissait être l'oeuvre de chacune et de toutes. Aussi malgré les changements survenus, les séparations inévitables, l'union de la petite famille autour de Soeur MORIN ne fut jamais rompue.

La conclusion des remarques de ma Soeur Modaine est bien celle

.....

qui peut rallier tous les suffrages. La voici :

"Tout être humain, quelle que soit sa valeur, n'est pas parfait..... Comme chacun de nous, notre chère Soeur avait ses déficiences. Forte personnalité, intelligente, prompte, un peu autoritaire, d'un langage direct, elle disait ce qu'elle avait à dire sans ménagement, mais elle savait s'humilier si elle avait fait de la peine. Elle aimait les pauvres, elle disait s'être habituée à Ismaïlia lorsqu'elle eut fondé une oeuvre pour les défavorisées. Combien d'aides délicates distribuées à ses anciennes, de situations critiques solutionnées ! C'était la femme forte de l'Ecriture, beaucoup se lèveront pour la louer.

Je remercie le Seigneur de l'avoir mise sur ma route, elle a été pour moi un exemple de Fille de la Charité".
